

Le jardinier, appuyé sur sa bêche, releva la tête, tendit l'oreille et dit :

—Tiens, les v'là qu'y r'viennent !

Jacques et le docteur revenaient en effet.

Ils mirent pied à terre et entrèrent dans le château.

Apercevant Georget, ils l'appellèrent.

Le jeune homme s'avança.

—Vous nous avez dit que Barbet avait sauté à la gorge de l'homme qui était auprès de Fanchon, que cet homme était tombé grièvement blessé ?

—Oui, monsieur.

Et Georget, tout pâle, demanda :

—Est-ce qu'il est mort ?

—Mort ? répondit le docteur, je ne sais pas s'il est mort ou vivant. Ce que je sais, c'est qu'il a disparu ! qu'il n'y a plus personne dans la maison ! C'est donc le diable, cet être-là !

Ils étaient entrés dans les appartements où Georget les suivit.

—Je vais voir ma malade, dit le médecin.

—Me permettez-vous de vous accompagner ? demanda Jacques.

—Oui, venez.

—Et moi, monsieur ? fit Georget timidement.

—Toi, mon garçon ?... Oh ! mon Dieu, viens aussi.

Fanchon venait de s'éveiller. Elle sourit à Jacques et à Georget.

Le médecin consultait le pouls de sa malade.

—Mais, cela va bien ! s'écria-t-il. Plus de fièvre ! A la bonne heure !

—Est-ce que je vais pouvoir me lever ? questionna Fanchon.

—Si vous ne vous sentez pas trop faible !

—Non, docteur, j'ai bien dormi, je suis bien.

—En ce cas, levez-vous et à tout à l'heure.

Une heure après, Fanchon entra dans le salon où étaient réunis la famille de Beauchamp, le médecin et Georget.

Jacques racontait à sa mère la disparition de Montaiglon :

—La maison de Mme de Lignières est fermée, disait le jeune homme ; nous avons demandé des renseignements à une voisine ; cette femme a vu Mme de Lignières et ses deux domestiques monter en voiture avec un personnage qui est évidemment Montaiglon.

—Elle a remarqué que celui-ci paraissait souffrant, qu'il avait le col de son pardessus relevé jusqu'aux oreilles.

—Mme de Lignières partie avec lui ! s'écria Fanchon. Cette femme est sa complice !

Après un instant de réflexion, elle reprit :

—Je n'en puis douter ! Cette misérable m'a attirée dans sa maison pour me livrer à mon ennemi !... Je me souviens maintenant ! Quand M. de Montaiglon s'est présenté chez elle, Mme de Lignières est sortie de la pièce où nous étions toutes deux, sous prétexte de renvoyer un visiteur importun. Elle ne m'a pas dit que ce visiteur fût M. de Montaiglon, se doutant bien que si ce nom était prononcé devant moi, je prendrais congé aussitôt.

—Elle a craint d'éveiller ma défiance. Moi qui éprouvais tant de sympathie pour elle !

—Quelle misérable !

—Oh ! je ne veux plus remettre les pieds dans la maison où elle habite !

—Si je la revoyais !...

Fanchon devenait pâle d'émotion.

—Allons, ne vous exaltez pas ainsi, mon enfant, lui dit le médecin, vous allez reprendre de la fièvre.

—Le docteur a raison, Fanchon, dit Mme de Beauchamp. Tranquillisez-vous, restez ici avec nous... Vous avez besoin de repos, de soins.

—Non, madame, j'ai bien réfléchi cette nuit. Je ne peux rester davantage...

—Que dites-vous là ? Pourquoi cela ? s'écria Jacques.

—Je dois m'éloigner avec Georget, avec mon frère qui m'a sauvée, je lui dois toute ma tendresse, il a tant souffert ! Je lui dois aide et protection, il est fugitif et pauvre !

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Georget, tout tremblant, vint l'embrasser.

Tous les regards se fixèrent sur le jeune homme.

Georget, grand, mince, les épaules larges, les cheveux châtain et bouclés, les yeux d'un bleu profond, les cils et les sourcils bruns, les traits fins, était élégant sous ses modestes vêtements.

Sa ressemblance avec Fanchon était frappante.

Le médecin s'écria :

—Voyons, ai-je la berlue !... Mais, ce garçon ressemble tout à fait à Mlle Fanchon !

Mme de Beauchamp, Simone et Jacques pensaient la même chose.

Cette ressemblance les confondait d'étonnement.

Le docteur exprima plaisamment la pensée de tous :

—Êtes-vous sûrs de n'être pas enfants de la même mère ? fit-il.

Fanchon répondit :

—J'aime Georget comme s'il était vraiment mon frère, docteur,

mais ma mère Catherine n'a eu qu'une fille, la pauvre enfant que Mme de Beauchamp a recueillie, et, je vous le répète, madame, continua la jeune fille en se tournant vers sa bienfaitrice, je ne dois pas abuser de votre bonté, je dois partir avec Georget...

—Nous verrons cela plus tard, mon enfant ; vous êtes fatiguée, malade et vous demeurerez ici auprès de nous. On trouvera bien à loger votre frère.

—Je vous remercie, madame, dit Georget ; je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance !

—Si tu savais, Georget, ce que Mme de Beauchamp a fait pour toi ! s'écria Fanchon. C'est elle qui a retrouvé ta trace, c'est elle qui a su que tu étais détenu à Noirville et qui a obtenu pour moi l'autorisation de te voir...

—Et tu n'est pas venue, Fanchon ? fit le jeune homme d'un ton de reproche et rougissant de honte.

Sa sœur, devant des étrangers, rappelait sa misère, sa détention.

—Si, Georget, j'y suis allée, mais lorsque j'arrivai, tu venais de t'enfuir. Oh ! je ne te fais pas de reproches ! je comprends combien tu as dû souffrir !

—Oui, Fanchon, j'ai souffert ! J'ai pleuré bien des fois en pensant que peut-être je ne te reverrai jamais !

—Alors, vois-tu, je n'ai pu résister davantage ! Je me suis dit : Il faut que je la revois !... On me reprendra sans doute après, on me fera payer cher mon évaison : tant pis ! j'aurai revu ma sœur.

—Et je te revois, Fanchon !

La voix de Georget s'étranglait.

Il reprit :

—Ils peuvent venir, maintenant. Je t'ai vue, je t'ai embrassée !

Il se jeta au cou de Fanchon en pleurant.

—Voilà un brave garçon ! s'écria le docteur. Je ne sais ce qu'il a fait pour être enfermé, mais je m'en moque, et, je le répète, c'est un brave garçon et un bon cœur !

—Ce que Georget a fait, docteur, il s'est sacrifié pour moi ! Il a refusé de me nommer, de dire le nom de sa mère adoptive menacée par des ennemis implacables !

En prononçant ces mots, les yeux de Fanchon brillaient de fierté.

Elle continua :

—Et c'est pour cela qu'on a jeté mon frère en prison ! Georget n'a jamais commis une mauvaise action et on l'a enfermé comme un malfaiteur ; et si on le retrouve...

—Je vous promets, Fanchon, de faire des démarches pour que votre frère reste auprès de vous, dit Mme de Beauchamp. Mes enfants et moi, nous le prenons sous notre protection.

Fanchon se jeta aux genoux de Mme de Beauchamp.

Georget, le visage baigné de larmes, tremblant de tous ses membres, balbutia des remerciements.

Une cloche sonna.

—Ah ! voici le déjeuner qui nous appelle : tant mieux, dit gaiement Jacques pour cacher son émotion ; la course de ce matin m'a creusé ! Et vous, docteur ?

—Je me sens un terrible appétit ! déclara le médecin.

Georget restait embarrassé.

Que devait-il faire ? Se retirer ? Rester ?

—Donnez le bras à votre sœur, monsieur Georget, lui dit Mme de Beauchamp, vous déjeunez avec nous.

Il ne répondit à ces paroles que par un long regard reconnaissant, puis ses yeux se portèrent sur ses pauvres vêtements.

Le malheureux garçon devint rouge de honte.

Jacques comprit la cause de ce regard désolé.

—Nous sommes ici à la campagne, Georget ; on ne fait pas toilette, dit-il rondement.

—Merci, monsieur, fit Georget d'une voix que l'émotion faisait sourde.

Fanchon avait hâte de savoir ce qui était arrivé à Georget depuis son évaison de Noirville.

Le déjeuner à peine terminé, elle lui demanda de faire le récit des circonstances de sa fuite, de ses moyens d'existence, et, enfin, de lui apprendre comment il avait réussi à retrouver sa trace.

—Oui, c'est cela, jeune homme, racontez-nous les péripéties par lesquelles vous avez passé ; j'allume un cigare, puisque Mme de Beauchamp et Simone me le permettent.

Et comme Jacques en faisait autant, il lui dit, soufflant de large bouffées :

—Jacques, vous avez tort, le tabac est un poison !

—Ce qui ne vous empêche pas de vous bien porter quoique vous fumiez depuis fort longtemps.

—Dans ma jeunesse, c'était un médicament, riposta le médecin avec un aplomb superbe.

—Monsieur Georget, dit Mme de Beauchamp, veuillez nous dire d'abord votre existence à la colonie pénitentiaire. Nous savons dans quelles conditions vous y êtes entré, comment y avez-vous vécu ?

—Bien tristement, madame. Le directeur fut d'abord très bon pour moi, il voulait connaître mon passé que, moi, j'avais résolu de